

LA MÉMOIRE COLLECTIVE DES ARMÉNIENS DE TURQUIE

Du génocide au mémoricide - Nazli Temir Beyleryan

L'auteure de cette thèse est sociologue de formation, titulaire d'un doctorat de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris et chargée de cours à l'INALCO. Avec cet ouvrage critique et pluridisciplinaire, elle étudie le traitement de la mémoire par les pouvoirs publics de Turquie, en particulier chez les citoyens de groupes minoritaires.

De quelle manière vivent les Arméniens de Turquie ? Quelles sont leurs stratégies de vie ou de survie ? Ont-ils une visibilité publique ? Quel est leur rapport à l'Autre ? Pour répondre à ces questions, N. T. Beyleryan interroge les récits personnels de 45 personnes, sur 3 générations, avant et après la fondation de l'État-Nation turc. La plupart d'entre elles vivent à Istanbul, dans les quartiers habités par des Arméniens, mais aussi à Vakıfköy-Hatay, Mouch, Bitlis, Diyarbakir et Érévan. Les entretiens ont eu lieu entre 2009 et 2011. Les travaux d'universitaires tels que Maurice Halbwachs sur le concept de mémoire collective, Pierre Bourdieu sur la domination politique, sociale et symbolique, Jacques Derrida sur le problème philosophique du manque d'archives, Zabel Essayan et Marc Nichanian sur les études littéraires, Janine Altounian et Hélène Piralian sur l'aspect psychanalytique du deuil, permettent de donner une grille de lecture aux récits individuels.

Dispersés, les Arméniens forment une toute petite minorité au sein d'une société turque pluriethnique, ils se considèrent néanmoins comme un seul peuple. Le discours officiel turc insiste beaucoup sur l'aspect pluriethnique, multiculturel, la cohabitation et la tolérance héritées de l'Empire ottoman. Cependant, les groupes ethniques, religieux, linguistiques peuvent-ils conserver leurs propres identités dans l'espace public ?

Depuis le génocide, il n'existe plus de territoire arménien historique, c'est l'Anatolie. Par le changement de toponymie, les villes et les villages ne portent plus leurs noms anciens qui constituaient l'ancrage spatial de ceux qui en étaient originaires. Le patrimoine arménien d'Anatolie est en ruines, laissé à l'abandon, les lieux de



mémoire arméniens, détruits, pour laisser place à une mémoire nationale turque imposée par l'État. Il est impossible de trouver des Arméniens anatoliens dans leurs villes natales : soit ils ont fui, soit ils ont été islamisés, turquifiés, assimilés et ont perdu la mémoire de leurs origines. Vakıfköy, situé dans la région de Musa Ler, surnommé « le dernier village arménien de Turquie » est l'exception. Les habitants y ont une haute conscience de leur arménité et s'efforcent de perpétuer leurs traditions ; À l'opposé, à Érévan, les Arméniens appartenant au groupe majoritaire de la population, ont la possibilité d'entretenir la mémoire, transmettre leur histoire et valoriser leur culture. Les noms de certains quartiers rappellent les villes et les villages d'origine d'Anatolie.

Comment se perçoivent les Arméniens de Turquie et quelle mémoire peuvent-ils transmettre ? Depuis la fondation de la République, l'histoire nationale de la Turquie est fondée sur le nationalisme et la religion. Le mythe national repose sur l'effacement de la présence non musulmane. Après 1915, les Arméniens qui ont tenté le retour sur leurs terres d'origine ont été confrontés à la continuation du génocide par le négationnisme, dans un contexte de terreur d'État et une injonction à l'oubli. Or l'oubli comme la transmission étant impossibles, ils se sont imposé le silence, par peur. Après un siècle d'intimidations et d'oppression, ils doivent faire face à deux impossibilités : se souvenir et oublier. Le nationalisme ordinaire est véhiculé par les médias et l'éducation, la turquification des noms, l'interdiction de l'usage de la langue dans l'espace public... et chacun se doit de devenir un citoyen turc qui s'approprie la mémoire officielle. Si bien qu'on retrouve chez les Arméniens, le discours national identitaire et la volonté de se remémorer le passé. Au cours des années, la politique à l'égard des minorités en Turquie est plus ou moins fluctuante, entre légère ouverture ou durcissement en fonction des événements politiques. Deux événements marquent une réelle rupture : l'assassinat de H. Dink et la commémoration du centenaire du génocide. L'écho international de ces deux événements, les prises de positions de certains intellectuels sur la reconnaissance du génocide, de nouvelles publications, permettent l'amorce d'une plus



— *Lecture* —

[suite de la page 9]

grande visibilité des Arméniens, malgré un environnement hostile et un retour au nationalisme et à l'interdiction de s'exprimer.

En conclusion, même à la 3^{ème} génération vivant majoritairement à Istanbul, pour les Arméniens de Turquie, le déni empêche de faire le deuil du traumatisme subi, de pouvoir vivre pleinement son identité et d'être des citoyens de plein droit. Cette recherche peut servir de miroir pour les autres minorités non musulmanes vivant en Turquie.

Elle peut aussi se poursuivre en direction des Arméniens islamisés de Turquie, qui eux sont doublement stigmatisés, par les autorités comme par la minorité arménienne elle-même.

Anahid SAMIKYAN

Édition L'Harmattan, 40€